

**Zeitschrift:** Revue suisse de photographie  
**Herausgeber:** Société des photographes suisses  
**Band:** 18 (1906)

**Rubrik:** Lettre d'Angleterre

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

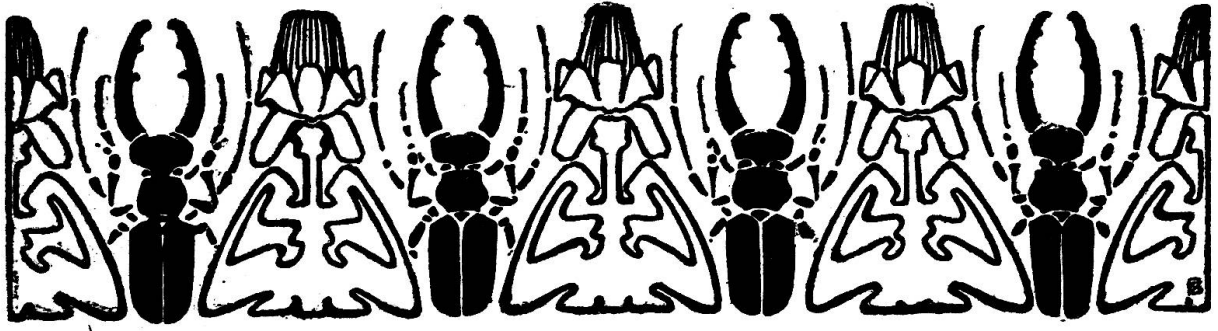
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## Lettre d'Angleterre.



Les deux Expositions londonniennes, annuelles et simultanées, qui se forment vers la fin d'octobre, marquent toujours une époque importante de l'année photographique en Angleterre. Nos photographes les plus actifs et les meilleurs s'y intéressent vivement. Non pas que tous y participent chaque fois. Mais ces Expositions constituent des foyers d'expériences et d'essais dont tout le monde profite, les visiteurs aussi bien que les exposants. On y apprend toujours quelque chose et sitôt après leur clôture, chacun se remet à l'œuvre et s'efforce de faire mieux, en s'inspirant des progrès réalisés par tel ou tel exposant, ou des idées nouvelles qui peuvent avoir surgi et s'être manifestées à l'occasion de ces deux démonstrations publiques. Les visiteurs s'y rendent donc avec la ferme résolution de travailler sur le modèle de ce qu'ils y auront vu de plus réussi et de meilleur. Ces Expositions sont ainsi, pour tout le monde, des stimulants d'une incontestable utilité. C'est ce qu'ont fait ressortir plusieurs orateurs au cours d'une discussion qui s'est élevée, dans une des séances de la Société Royale de Photographie, à la suite d'une allocution prononcée par M. H.-W. Bennett. Ces orateurs auraient pu ajouter — et ceci soit dit en passant — que quelques visites aux Expositions de Londres seront bien plus utiles à celui qui veut faire de l'*art* que toutes les discussions théoriques sur les caractères constitutifs de la photographie vraiment *artistique*. On discute, en effet, beaucoup, à la Société Royale de Photographie — et peut-être aussi ailleurs — sur cette

question et il est à remarquer que ce sont presque toujours les discoureurs les plus prolixes et ceux qui possèdent, sur ce chapitre, les idées les plus arrêtées et le plus vaste assortiment de formules, qui réussissent, en pratique, le moins bien. Le photographe véritablement *artiste* évite, en général, ces sortes de discussions académiques. Il se contente de produire et de bien faire et, plutôt que de discourir, préfère exhiber les fruits de son travail.

\* \* \*

L'Exposition photographique du Nord est devenue peu à peu une importante institution annuelle. Elle aura lieu le printemps prochain à Liverpool. Il y a quelques années, on trouva que les Expositions de Londres ne répondaient plus tout à fait aux besoins des milliers de photographes habitant le Nord de l'Angleterre. D'abord, la distance empêchait beaucoup d'entre eux de visiter la métropole. Ensuite, il est probable que les photographes du Nord, bien que conscients de leur force et de leur supériorité sur leurs voisins immédiats, ne se sentirent plus capables de soutenir leur prééminence locale dans des Expositions ouvertes aux photographes du monde entier. Et c'est ainsi que les principales sociétés de Liverpool, de Manchester et de Leeds, conclurent un arrangement par lequel elles s'engageaient à organiser, dès 1904, des Expositions annuelles dans chacune de ces trois villes à tour de rôle. Le cycle a commencé par Liverpool, puis Manchester et Leeds suivirent en 1905 et 1906, de sorte que le tour est maintenant revenu à Liverpool. L'Exposition aura lieu, de nouveau, dans les superbes salles de la Galerie d'Art Walker et c'est encore M. C.-F. Inston qui en sera le Secrétaire général (honoraire). Ces trois premières Expositions du cycle du Nord ont obtenu, tant auprès du grand public, que dans le monde des professionnels et amateurs orientés vers la photographie d'art, le succès le plus complet. On a surtout admiré, outre de splendides collections de photographies artistiques, d'importantes séries de magnifiques clichés pour projections, qui ont été présentés au public dans de nombreuses conférences, ainsi que l'exécution des catalogues et la partie commerciale

de chacune des trois Expositions. Le programme général de la prochaine Exposition de Liverpool sera, sous réserves de quelques améliorations, le même que celui des trois précédentes. Les organisateurs ne négligent rien pour que cette Exposition soit un nouveau grand succès, que tout d'ailleurs fait présager. L'idée première de ces expositions dans les trois villes est partie de Manchester. Mais c'est Liverpool qui a eu le mérite de la mettre, tout d'abord, à exécution et cela, d'emblée, avec le plus grand succès et Leeds a organisé l'exposition la plus remarquable, peut-être, au point de vue artistique. Maintenant, Liverpool se pique, à son tour, d'émulation. Nul doute qu'elle ne réussisse à faire encore mieux, prochainement, que les deux autres villes et qu'elle-même, en 1904.

\* \* \*

Dans le Nord de l'Europe, la lumière diffuse s'altère davantage, aux approches et vers le milieu de l'hiver, que dans le Midi ou le Centre. Il faut alors, tout en tenant compte de l'action de la température sur le révélateur, employer des plaques aussi rapides que possible et ici se pose la question de savoir si les nouvelles plaques qualifiées d'« extrêmement rapides » sont réellement supérieures aux plaques dites « extra-rapides » qui, il y a deux ou trois ans encore, avant la recrudescence de la lutte acharnée que se livrent les fabricants pour l'obtention de la plus grande rapidité, passaient pour les plus rapides. Pour se rendre compte de la valeur réelle des plaques *Monarch, Salon, Flashlight, Red Seal, etc., etc.*, il faut les employer dans des conditions d'exposition anormales. Si, alors, elles ne donnent pas beaucoup plus de détails que des plaques de 200 H. et D. employées dans des conditions identiques, il est évident que leur supériorité sur celles-ci ne sera pas démontrée, sauf peut-être pour un expert technicien. Or, en cas d'exposition dans des conditions de lumière défectueuse, ou si l'on se sert d'un obturateur extrêmement rapide, ou encore si l'on veut prendre une vue d'intérieur, un portrait, etc., d'octobre à février, il est manifeste que l'on obtient des résultats tout à fait satisfaisants avec les plaques dites « extra-rapides ».

Pour tirer le meilleur parti de ces plaques, il faut les développer, par une température favorable, dans une solution énergique, ne contenant pas de bromure. Leur désavantage consiste dans le fait qu'elles risquent d'être surexposées, surtout en cas d'éclairage intense. Il vaut, alors, mieux employer des plaques plus lentes.

\*  
\*   \*  
\*

En ce qui concerne la température du bain révélateur, on est étonné de constater combien l'action de la même solution diffère sous l'influence d'une variation de température de 20° Fahrenheit, p. ex. de 50° à 70° Fahr. Nous conseillons de ne pas dépasser beaucoup 60° Fahr., température que l'on n'obtiendra déjà pas trop facilement en hiver, dans une chambre noire ordinaire. Si l'on élève la température à 70° Fahr., on risque, en « forçant », c'est-à-dire en employant un excès d'alcali ou de solution « B », de voiler la plaque si le développement se prolonge, tandis qu'en la maintenant à 60° Fahr., on peut, sans inconvénients majeurs, pousser le développement au delà de ses limites strictement nécessaires. Mais il faut toujours veiller à ce que le révélateur ait une température d'au moins 60° Fahr., surtout si l'on développe au métol-hydroquinone. Dans une solution froide, l'hydroquinone perd beaucoup de son énergie et le développement est dû surtout au métol, qui donne la douceur au cliché. Après avoir retiré la plaque d'une solution chaude, il faut éviter de l'immerger immédiatement dans un bain de fixage très froid. Il est rarement nécessaire de chauffer le bain d'hypo, mais on ne doit jamais l'employer tout de suite après l'avoir préparé, parce qu'en se dissolvant, l'hypo refroidit l'eau considérablement. Il faut rincer le négatif à l'eau courante, entre le développement et le fixage, pour refroidir la pellicule sensible, qui s'est légèrement réchauffée dans le bain révélateur.

\*  
\*   \*  
\*

Peu d'hommes, sans doute, ont poussé la pratique de la photographie appliquée aux sciences naturelles aussi loin que M. F. Martin Duncan. Dans une conférence qu'il a faite récemment,

au Blenheim Club, sur la « Vie dans les forêts », il a projeté une série de clichés vraiment unique en son genre — et d'ailleurs de qualités techniques irréprochables — qui ont positivement fasciné l'auditoire. On a dit de cette conférence d'histoire naturelle qu'elle avait offert tout l'attrait d'un beau roman admirablement illustré.

La plus belle projection de la soirée a été celle représentant une section de l'œil merveilleux de la libellule. « Nous ne pouvons naturellement pas savoir », a dit le conférencier, « quelle impression exacte produit une image sur la rétine et le cerveau de l'insecte. » Mais pour montrer la structure de l'œil, M. Duncan avait préparé un cliché extrêmement original. Après avoir enlevé une assez large portion de la surface de l'œil, il avait placé cette préparation sous le microscope, puis prié un ami, membre du Camera Club, de poser pour son portrait. En manipulant le microscope, il lui fut possible de loger un de ces portraits en miniature dans chacune des facettes de l'œil photographié de l'insecte. Ces facettes étant au nombre de plusieurs centaines, M. Duncan obtint ainsi un cliché qui, agrandi, fit apparaître sur l'écran de projection le portrait de l'ami reproduit plusieurs centaines de fois. Ces projections étaient le fruit de nombreuses journées et nuits de travail passées par M. Duncan dans les forêts du Hampshire, où il lui arriva plus d'une aventure désagréable, parce que ces forêts sont coupées de clairières où abondent les tourbières et les marécages. M. Duncan se sert toujours d'un appareil reflex et il voyage équipé de toute une batterie d'objectifs de 7, 10 et 12 pouces.

\*  
\*   \*  
\*

Bien que le coût élevé des appareils et des installations nécessaires empêche la plupart des simples amateurs de s'adonner, pour leur agrément, à la photographie des astres, le nombre de ceux qui s'intéressent aux progrès de la photographie astronomique augmente sans cesse. Aussi, a-t-on très généralement approuvé et considéré comme une heureuse innovation l'invitation faite à M. le professeur E. W. Maunder, de l'Observatoire de Greenwich, de venir, à la

conférence annuelle du Traill-Taylor Memorial, parler des applications de la photographie aux travaux de cet observatoire célèbre.

M. Maunder a dit que ces applications sont triples. On se sert de la photographie à Greenwich : 1° pour enregistrer les mouvements de certains instruments ; 2° pour la représentation graphique d'objets contenant un grand nombre de détails ; 3° pour des mesurages rigoureux, en vue de déterminer exactement la position des corps célestes. Dans les applications de la première catégorie rentre, entre autres, l'enregistrement des mouvements des aimants ; dans celles de la seconde catégorie, les photographies quotidiennes du soleil ; dans celles de la troisième catégorie, l'établissement de la grande carte du ciel. Le conférencier a montré comment, grâce à l'emploi de la photographie, on était arrivé à enregistrer les fluctuations du magnétisme terrestre avec beaucoup plus d'exactitude qu'après 1838, date de la fondation du premier observatoire magnétique à Greenwich Park, alors qu'on relevait ces fluctuations en vérifiant la position du champ magnétique toutes les deux heures. La photographie est encore employée pour l'enregistrement des courants terrestres et en particulier des vibrations produites par les chemins de fer souterrains passant non loin de l'observatoire. Il arrive parfois que la reproduction photographique de ces vibrations accuse de grandes perturbations cosmiques ou orages magnétiques, assez violents, dans certains cas, pour amener des interruptions de fonctionnement des câbles. Ces cyclones magnétiques offrent ceci de particulier qu'ils s'élèvent parfois subitement, qu'ils se manifestent par la formation de courants d'une rapidité cent fois supérieure à celle des courants diurnes ordinaires et qu'ils se produisent souvent à intervalles périodiques de  $27 \frac{1}{3}$  jours. Se basant sur l'observation de ces phénomènes, on a été conduit à faire diverses découvertes qui n'auraient pas été possibles sans le secours du système d'enregistrement ininterrompu des courants magnétiques par la photographie.

\*  
\* \* \*

C'est à partir de 1873 que l'Observatoire s'est mis à photographier

le soleil. On y emploie, actuellement, dans ce but, un photo-héliographe ayant une ouverture d'un diamètre de 9 pouces et un foyer d'une longueur de 9 pieds. L'image du soleil ainsi obtenue à un diamètre de  $7 \frac{1}{2}$  à 8 pouces. A moins que le soleil ne soit pas visible de toute la journée — ce qui s'est produit une seule fois en 1905, mais ce qui n'est pas arrivé en 1906 — la photographie du disque solaire est prise chaque jour, soit par l'Observatoire de Greenwich, soit par un de ses observatoires auxiliaires.

L'emploi le plus strictement scientifique de la photographie à Greenwich, a pour objet la préparation du catalogue photographique, pour la détermination rigoureusement exacte de la position des corps célestes. Pour photographier les nébuleuses, on emploie le télescope Standard et son réfracteur de 26 pouces. On les voit alors apparaître, avec toute la mystérieuse complication de leurs formes, après une exposition d'une durée de deux heures. On a aussi catalogué de cinq à six cents petites planètes, situées entre les orbites de Mars et de Jupiter. La plupart n'offrent que peu d'intérêt pour l'astronome, à l'exception d'une d'entre elles, Eros, base d'importants calculs. « Capturer » et photographier de toutes petites planètes et des étoiles fixes de 13<sup>e</sup> grandeur est un travail d'une extrême délicatesse. Il faut faire quatre expositions et changer les instruments de place, très légèrement, après chacune d'elles. On réunit quatre étoiles fixes dans le même champ et on obtient ainsi des clichés représentant quatre points lumineux disséminés dans un carré ou des courbes irrégulières figurant les planètes, qui se déplacent en même temps que les instruments. On photographie de la même manière de très petits satellites, tels que ceux de Neptune, par exemple.

\*  
\*  
\*

Mais les observations qui ont le plus bénéficié du secours de la photographie sont celles relatives à la détermination des latitudes et des longitudes, des taches et facules solaires, dont l'apparition et le passage de l'un des bords du disque à l'autre nous ont permis de calculer la durée de la période de rotation du soleil. Cette période est

pour nous, qui l'observons de la terre, de  $27 \frac{1}{3}$  jours. En réalité, elle est un peu plus courte, mais elle nous paraît plus longue, parce que notre planète se meut dans la même direction que le soleil. Or, la durée de cette révolution — ou journée — solaire correspond exactement à celle des intervalles périodiques qui séparent fréquemment l'apparition des cyclones magnétiques. De sorte — a conclu M. Maunder — que les trois applications de la photographie aux travaux de l'observatoire sont liées entre elles et se complètent réciproquement. Elles nous ont révélé : 1° L'existence des cyclones magnétiques; 2° La position exacte des taches solaires, et par suite : 3° La durée de la période de rotation du soleil. La parfaite concordance des temps indique, avec évidence, que ces trois phénomènes sont en connexion les uns avec les autres et en particulier, que l'activité solaire se transmet à notre planète et y provoque l'apparition des cyclones magnétiques. Or, c'est là une découverte que nous devons entièrement à la photographie, car elle n'eût jamais pu être faite à l'aide d'une des autres méthodes connues d'observation.

\*  
\*   \*  
\*

Une Société s'est formée pour l'encouragement de la photographie en couleurs naturelles. Entre autres moyens d'action, elle emploie l'échange mutuel d'idées et d'expériences par la mise en circulation d'un portefeuille contenant des spécimens, des manuscrits, un questionnaire, etc. Ce portefeuille circule tous les trois mois et ne doit pas être gardé par chaque membre plus de cinq jours. Les membres peuvent, en outre, demander aide et conseil à d'autres chercheurs plus expérimentés en correspondant avec eux par l'intermédiaire du Secrétaire général (honoraire) de la Société. On se propose d'organiser une exposition annuelle à Londres, ouverte aux membres et aux non-membres, à l'époque de l'assemblée générale des sociétaires et de réunir une collection permanente de spécimens, d'appareils, etc. Toutes les personnes qui s'intéressent à l'avancement de la photographie en couleurs sont très cordialement invitées à se faire recevoir membres de la Société. Même les personnes ne pratiquant pas la pho-

tographie peuvent être admises. Le Secrétaire général (honoraire) de la Société est M. Henry J. Comley, Surrey House, Stroud, Gloucester. Dans une assemblée préliminaire, M. Comley a parlé de la photographie en couleurs au point de vue des intérêts des photographes professionnels. Il a vivement engagé les professionnels à ne pas ajourner leurs recherches et leurs expériences en prévision du moment, prochain, dit-on, où l'on aura découvert une méthode simple, permettant d'obtenir la reproduction des couleurs avec une seule épreuve. A supposer que cette simplification — dont on parle beaucoup — soit effectivement trouvée dans un avenir prochain, les photographes qui voudront l'expérimenter y seront d'autant mieux préparés qu'ils auront pratiqué plus longtemps la méthode actuelle. Par « méthode actuelle », M. Comley a entendu évidemment la méthode des trois monochromes, la seule, en effet, qui, actuellement, puisse être exploitée avec succès et profit par le photographe professionnel ordinaire.

\* \* \*

La photographie des couleurs, en tant que reproduction de l'image du spectre, peut être considérée comme étant de dix à vingt ans plus ancienne que la photographie ordinaire, car déjà au commencement du siècle dernier, Goethe et Seebeck avaient obtenu des héliochromes rudimentaires du spectre sur une plaque recouverte de chlorure d'argent. Il est donc étrange que cette branche de la photographie ait fait pendant longtemps si peu de progrès, tandis que la photographie monochrome progressait à pas de géants, jusqu'à ce que, vers 1869, Ducos du Hauron ait eu l'idée de son procédé trichrome, avec lequel il obtint des résultats à peine inférieurs à ceux auxquels on arrive aujourd'hui. Sa méthode, donnant les couleurs par superposition de trois clichés, peut être envisagée comme étant, à l'heure actuelle, le seul procédé pratique et commercial de la photographie des couleurs. Les autres méthodes ne sont guère que des curiosités de laboratoire. Mais il pourrait bien arriver qu'un groupe de chercheurs actifs et enthousiastes modifiât prochainement cet aspect des choses. Au cours de la réunion dont nous avons parlé plus haut, un orateur a exprimé

ses regrets de ce que, dans la section technique de la dernière Exposition de la Nouvelle-Galerie — Exposition annuelle de la Société royale de photographie, à Londres — la photographie des couleurs fût traitée d'une manière si peu satisfaisante. Les quelques rares spécimens admis ont été relégués tout à l'extrémité et à l'endroit le moins passant de la galerie. Un cliché charmant était accroché tout au haut de la paroi, un autre, au contraire, tout en bas, etc. Il semble que la Société royale de photographie veuille s'aliéner les sympathies et se passer du concours des photographes coloristes, de même qu'il y a quinze ans, elle a mis à la porte les représentants de la photographie picturale.

\* \* \*

M. Chapman Jones, l'actif chercheur et technicien bien connu, a exposé ses vues sur les qualités que doit présenter rationnellement l'écran de mise au point (verre dépoli généralement). La surface de ces écrans doit, dit-il, être polie pour éviter que l'image ne soit pas diffuse, mais M. Chapman Jones n'admet pas qu'il suffise, dans ce cas, d'employer une loupe de grande puissance pour augmenter la netteté de la mise au point.

Il faut tracer sur la surface de l'écran des marques pouvant être vues également nettes lors de la mise au point, en même temps que l'image. C'est la seule façon d'arriver à ce que les marques et l'image soient à la même place et cela tout à fait indépendamment de la puissance de la loupe.

\* \* \*

Quant au mode de fabrication de l'écran, M. Chapman Jones conseille de coller une mince lamelle de verre servant à recouvrir les préparations microscopiques sur un verre dépoli ordinaire, sur lequel on peut, si l'on veut, tracer des lignes au crayon. Mais pour les travaux réellement délicats, il est préférable, dit-il, de se servir d'un écran en verre transparent, poli, et de le rayer à la pointe d'une aiguille, d'un couteau ou de toute autre manière. La meilleure méthode consiste cependant à graver les rayures à l'acide fluorhy-

drique. Il faut, pour cela, prendre certaines précautions et procéder comme suit :

On nettoie et on sèche soigneusement le fragment de verre, puis on le frictionne avec un morceau de cire et on le chauffe jusqu'à ce que la cire ait fondu, Il faut que la mince pellicule de cire refroidie adhère bien au verre et le recouvre complètement. Pour rayer le verre, il vaut mieux employer un couteau effilé et tranchant qu'une aiguille. On tient le couteau verticalement et l'on appuie, comme pour couper le verre, de façon que la pointe traverse complètement la cire. Pour graver les rayures, on prend une mince feuille de plomb de la grandeur du fragment de verre et on en recourbe les bords, de façon à former une petite cuvette. On place celle-ci dehors sur un objet uni et solide et on y verse quelques gouttes d'acide sulfurique concentré que l'on saupoudre bien uniformément de spath fluor. Il se dégage bientôt de l'acide fluorhydrique. On place alors le fragment de verre par-dessus — la pellicule de cire tournée à l'intérieur — de façon qu'il repose sur les bords de la petite cuvette de plomb. En fort peu de temps, une minute ou deux peut-être, les rayures seront gravées. On chauffe le verre, on enlève la cire fondue, puis on nettoie bien et on examine les rayures avec une loupe.

Pour savoir si la gravure est au point — ce qui est affaire d'expérience — il faut prendre note du temps pendant lequel le verre est resté placé sur la cuvette de plomb.

\*  
\*  
\*

La Convention photographique, que présidera en 1907 M. Alfred Watkins, l'inventeur bien connu d'un système de développement méthodique, encourage les chercheurs d'une façon pratique, en leur accordant des subsides en argent. Elle le fait sous certaines conditions que l'on peut résumer brièvement comme suit : 1° La personne qui sollicite un subside doit présenter : *a*) une description succincte de la nature générale et de l'objet des recherches auxquelles elle se propose de se livrer, avec un compte-rendu des résultats qu'elle pourrait avoir déjà obtenus et *b*) une indication générale de l'emploi

qu'elle compte faire du subside à elle accordé ; 2° Le subside ne doit pas être affecté à l'acquisition d'appareils d'un emploi permanent, sauf par permission spéciale du sous-comité chargé de l'examen des demandes et de l'allocation des subsides ; 3° Celui qui sollicite le subside doit soumettre à ce sous-comité un état général de ses dépenses, soit à la fin, soit pendant le cours de ses recherches, après quoi il recevra soit le subside en entier, soit une quote-part correspondant au montant des dépenses réellement faites par lui ; 4° Celui qui a reçu le subside doit présenter un rapport complet sur ses recherches terminées, à la première assemblée générale de la Convention ou des rapports intérimaires, en tout temps, sur l'avancement de ses travaux. Le sous-comité peut décider la publication immédiate desdits travaux, pour assurer la priorité de la découverte ou de l'invention, ou leur communication à des sociétés nationales, photographiques ou scientifiques. Pour de plus amples renseignements, on peut s'adresser à M. F. A. Bridge, East Lodge, Dalston Lane, Londres N. E.

\* \* \*

L'emploi du percarbonate de potassium comme éliminateur de l'hypo a été indiqué, pour la première fois, il y a quelques dix ans, dans les pages du journal *Le Photographe amateur*. Depuis environ cinq ans, la consommation de ce produit a considérablement augmenté, de sorte que les chimistes qui travaillent pour les manufactures et les laboratoires en sont toujours largement approvisionnés. En mars 1897 parut dans *Le Photographe amateur* un article contenant les lignes suivantes : « Ensuite de recherches récentes, MM. Constans et Hansen sont parvenus à produire des percarbonates en électrolysant une solution froide saturée de carbonate de potassium à la température de 15° centigrades et au-dessous. Si l'on emploie des électrodes de platine, avec un diaphragme poreux et un potentiel de six à huit volts, on voit finalement se séparer au pôle anode, un sel bleuâtre que l'on peut recueillir et sécher moyennant certaines précautions. Dans de l'eau très froide, ce sel forme une solution assez

stable, tandis qu'à la température ordinaire l'eau dégage de l'oxygène. »

C'est encore de la même façon, ou à peu près, que l'on prépare aujourd'hui le percarbonate de potassium livré au commerce.

\* \* \*

Les remarques ci-dessus nous ont été suggérées par la lecture d'une lettre que nous avons reçue d'une personne qui devrait être mieux informée et qui ne paraît pas se douter du rôle que joue le percarbonate de potassium comme hypo-éliminateur, ni de l'existence même de ce produit. Il est donc bon de rappeler que la maison Burroughs Welcome & Co livre au commerce un hypo-éliminateur au percarbonate de potassium dont la constitution est indiquée dans l'« Extra-Pharmacopée » et dans d'autres ouvrages de chimie. Il se compose de cristaux blancs, du poids de 3 grains (0,194 gr.), solubles dans l'eau et dégageant de l'oxygène. On l'obtient en faisant passer un courant électrique au travers d'une solution saturée de carbonate de potassium à la température de 14° Fahrenheit. On s'en sert aussi en solution, en lieu et place de l'acide sulfurique, comme décolorant dans la méthode imaginée par Ziehl Neelsen pour teindre et isoler le bacille de la tuberculose.

(Trad.)

A. HORSLEY HINTON,  
52, K. Long Acre,  
Londres, W. C.

